

POLITIQUE ET REALITE LINGUISTIQUES EN MAURITANIE : LA PERSONNALITE LINGUISTIQUE DE LA VILLE DE NOUAKCHOTT

INTRODUCTION

La Mauritanie pays multilingue et pluriethnique a connu dans sa jeune histoire des frictions et même des heurts entre les différentes composantes de sa population qui se disputent la primauté politique sur fond de conflits culturels et linguistiques. À Nouakchott, la capitale, se retrouve l'ensemble des composantes ethnico-linguistiques nationales auxquelles il faut ajouter des étrangers de tous horizons (ouest-africains et maghrébins notamment). Ville surgie du désert, il y a un peu moins d'un demi-siècle Nouakchott apparaît comme une ville artificielle, un peu à l'image de la Mauritanie dans laquelle le hasard (?) du tracé des frontières a rassemblé des entités raciales et ethniques que rien ne semblait prédestiner à partager le même sort. Le choix de la ville n'est donc pas fortuit, elle est la mieux à même de nous renseigner sur le déroulement in vivo de la coexistence entre les différentes langues en présence. En effet dans ce pays, ancienne colonie française, où le français était au lendemain de l'indépendance la langue officielle, la politique linguistique est résolument et irréversiblement tournée vers l'arabisation. Cela se fait au détriment du français mais surtout des autres langues nationales du pays que sont le Soninké, le peul ou pulaar et le wolof. Nous sommes donc en situation de concurrence déloyale en ce sens que l'Etat a choisi de privilégier une des langues sur les autres. Mais est-ce que cette volonté de l'Etat d'imposer l'arabe se traduit dans la réalité des rues de Nouakchott ? Autrement dit l'arabe s'impose-t-il comme langue véhiculaire pour la capitale ou plutôt celle-ci à l'image du pays entier du reste est-elle divisible en zones véhiculaires avec une langue différente pour chacune de ces zones ? le bilinguisme voire le trilinguisme de la plupart des habitants, des jeunes notamment, et les interférences codiques inhérentes à la pratique de plusieurs langues ne donneraient-ils pas naissance à un code particulier, espèce de code switching se démarquant des langues en présence ? Autant de questions auxquelles nous essayerons de répondre à travers l'étude des comportements linguistiques des jeunes de la ville Mais cette étude à elle seule n'aurait pas de sens en soi si elle n'est pas mise en rapport avec la façon dont sont réparties les différentes communautés linguistiques en fonction des quartiers et la conséquence de celle-ci sur la pratique linguistique des premières

POLITIQUE ET REALITE LINGUISTIQUES EN MAURITANIE...

générations de Nouakchottois, Mais avant d'en venir à tout cela nous essayerons d'abord de donner un aperçu global sur les mécanismes de la concurrence déloyale des langues

1. LA CONCURRENCE DELOYALE :

Il y a concurrence déloyale dès le moment où un élément extérieur, l'Etat en l'occurrence, cherche à infléchir la dynamique naturelle des langues. À Nouakchott comme dans le reste de la Mauritanie, les langues en présence ne disposent pas d'un statut identique. Le statut de langue officielle de l'arabe, donc médium entre l'Etat et ses administrés en fait une langue privilégiée par rapport aux autres. Ainsi de toutes les langues utilisées dans le pays, elle est la seule en compagnie du français, à être enseignée à l'école.

1.1. La concurrence par la toponymie

« La nomination, écrit Nancy Houston dans *dire et interdire* (p. 25), est un signe de maîtrise, elle présuppose la compréhension de l'objet »

Les autorités Mauritaniennes ont visiblement conscience de ce pouvoir de la langue. Une promenade dans la ville de Nouakchott à travers les dénominations attribuées aux quartiers et arrondissements de la ville donne l'impression d'une tournée dans la presqu'île arabe.

Ryadh, Bagdad, Arafat, Bouhdida, Teyarett, Tevragh Zeina, tous les noms d'arrondissement sont en arabe. Pas un seul quartier dans tout Nouakchott portant un nom négro-africain, quelques zones à dominante négro-africaine, tentent cependant de résister, il en est ainsi des quartiers de la Medina R, de la Medina 3, de la Socogim et des 5e et 6e arrondissements.

Mais la guerre est aussi scripturale. Les panneaux, les affiches publicitaires, tout est écrit en arabe et en français. Mais cela n'est pas étonnant quand on sait que l'enseignement ne se fait que dans ces deux langues. La réforme de l'enseignement de 1979 prévoyait pourtant l'officialisation de l'ensemble des langues nationales. Des classes expérimentales ont été mises en place à Nouakchott en vue d'évaluer l'introduction de ces langues dans le système éducatif au bout de six ans. Mais malgré des résultats assez probants, cette introduction se fait toujours attendre et l'enseignement en langues nationales est maintenant confiné à quelques zones éloignées du sud du pays.

1.2. Place des langues à l'école et dans les médias

Il faut ajouter à cela l'ambiguïté du système éducatif qui était bicéphale jusqu'à la dernière réforme de 1999. Une filière arabe où l'enseignement est dispensé en arabe avec quelques heures de français et une filière dite bilingue où l'essentiel de l'enseignement se fait en français mais avec beaucoup d'heures d'arabe. On le voit, il n'y a pas beaucoup de place pour les autres langues. Celle-ci est encore beaucoup plus restreinte dans les médias. Pour la presse écrite elle est nulle. Quant à la presse audiovisuelle, elle y est réduite au strict minimum. À la radio nationale l'arabe occupe une tranche d'antenne de 3 h 30 par jours, contre 1 h 20 pour le français, 50 minutes pour le pular, 30 minutes pour le soninké et 25 minutes pour le wolof écrivait Diagana Seydina Ousmane en 91 (« Aménagement et politique linguistique dans les pays arabophones : Concurrence linguistique déloyale en Mauritanie »). Depuis les choses ont beaucoup évolué : aujourd'hui, radio

Mauritanie émet vingt-quatre heures sur vingt-quatre (24 heures/24), pour Nouakchott tout au moins. Le français y est réduit à deux éditions de journal dont les temps cumulés ne dépassent pas les 20 minutes. Quant aux autres langues, leur temps d'antenne quotidien se limite à moins d'une heure, le temps restant étant consacré à l'arabe. Il y a lieu de préciser que quand on parle d'arabe, on pense à la fois à l'arabe littéraire et à sa version dialectale, le hassania. La confusion entre les deux variantes est entretenue (sciemment ?) aussi bien dans le discours officiel que dans celui des enseignants même de la langue.

Tous les moyens sont donc mis en œuvre du côté de l'Etat pour que l'arabe émerge comme langue dominante pour ne pas dire langue d'assimilation. Mais la réalité du terrain est tout autre. Les communautés linguistiques négro-africaines essayent justement de faire de la résistance face à la déferlante de l'arabe.

2. NOUAKCHOTT COMME REFLET DU PAYSAGE LINGUISTIQUE MAURITANIEN ? :

2.1. Les parlars des premières générations de nouakchottois

L'urbanisation, au moins à ses débuts, n'a pas véritablement transformé la vie des Mauritaniens qui ont choisi de s'installer à Nouakchott. En fait d'urbanisation, il s'agissait plutôt d'une transposition de la vie nomade et ou rurale en milieu urbain. Ainsi, l'esprit d'appartenance clanique, tribale ou ethnique a accompagné l'urbanisation de ces pionniers de sorte que le peuplement des quartiers de la ville correspond globalement à la distribution des groupes ethniques dans le reste du territoire. Ainsi un arrondissement comme Teyarett est majoritairement habité par les maures alors que la Sebkha ou El Mina sont plutôt à dominante négro-africaine.

Des quartiers comme la Medina R ou la Médina 3 sont réputés être des quartiers pulaar ou wolof. Il est vrai que les habitants de ces quartiers sont pour la plupart issus des communautés de même nom.

Mais la réalité linguistique correspond-elle forcément à la réalité du peuplement ? Autrement dit est-ce parce qu'une communauté linguistique est majoritaire dans une zone déterminée que sa langue s'impose comme langue dominante dans ladite zone ?

Les entretiens avec les premières générations de Nouakchott (celles des années 60 et 70) doublés d'observation des interactions semblent plaider pour le fait que ces langues servent ou aient servi effectivement de véhiculaires dans ces quartiers.

Dans la majorité des interactions observées entre locuteurs de la tranche d'âge 30-40 ans de langues différentes, les interactants ont recours soit au français, soit au wolof ou encore au pulaar pour se comprendre. On notera que sur une quarantaine de personnes interrogées 30 disent avoir recours au français dès lors qu'ils sont en face d'interlocuteurs de langues différentes. Mais en réalité, ils ont plutôt tendance à mélanger les codes (français-wolof, le plus souvent). On notera également que chez cette tranche d'âge là, la pratique du hassainia est souvent rudimentaire et se limite à la communication avec le boutiquier du coin. Celui-ci pratiquant d'ailleurs le plus souvent l'une des langues négro-africaines prédominante dans son quartier si ce n'est un mélange de pulaar et de wolof.

Quand il s'agit d'interactions entre négro-africains et maures de ces mêmes quartiers, les échanges ont le plus souvent lieu en français, parfois en alternance avec le wolof. Mais ce qui apparaît ici intéressant à retenir, c'est la langue utilisée quand

POLITIQUE ET REALITE LINGUISTIQUES EN MAURITANIE...

on se retrouve entre locuteurs natifs d'une même langue. Les quarante enquêtés déclarent tous utiliser leur langue maternelle dès lors qu'ils sont entre eux. On retiendra que pour les wolofs et les maures et dans une moindre mesure les soninkés, c'est effectivement le cas. Quant aux pulaars, il arrive qu'on surprenne souvent une conversation entre deux membres de cette communauté en wolof. Mais l'ensemble des gens de cette génération, maures mis à part, reconnaît avoir recours au wolof quand il s'agit de draguer quel que soit la langue de leur interlocuteur (ou interlocutrice). Cela est valable également pour leurs cadets aujourd'hui même si les comportements linguistiques ne sont pas tout à fait les mêmes.

Dans des quartiers comme celui de Tevragh Zeina, le quartier le plus huppé de Nouakchott, la fonction de véhicularité revient au hassania et parfois au français. En effet, ici, c'est aux négro-africains de faire l'effort de comprendre le hassania au moins pour les menus besoins quotidiens. Les interactions entre par exemple épiciers et clients ont quasi exclusivement lieu en hassania. Mais les conversations en français sont tout aussi fréquentes puisque le quartier est habité par la frange la plus nantie de la société, celle-ci ayant généralement un niveau de scolarité élevé. Il en va de même à Teyarett, sauf que là le français occupe une position moindre. Il faut dire que dans ces zones là, il en a toujours été ainsi et la tendance n'est pas près de s'inverser, loin s'en faut.

De par la répartition de sa population dans les différents quartiers en fonction de l'appartenance ethnico-tribale, Nouakchott était donc prédisposée à être divisible en zones à langues véhiculaires différentes. Le wolof et le pulaar émergent comme véhiculaires dans les zones à prédominance négro-africaine aux cotés du français. Le hassania dans les quartiers à dominante maure, là aussi aux côtés du français. Cela a été à peu près le cas jusqu'au début des années quatre-vingt-dix où (à la faveur d'un conflit avec le Sénégal), l'équilibre linguistique s'est vu mis à mal.

2.2. Quelle(s) langue(s) parlent les jeunes de la tranche 15-25 ans ?

Aujourd'hui, la situation linguistique de Nouakchott n'est plus la même qu'il y a une dizaine d'années. Le hassania est entrain de gagner du terrain même dans les quartiers où la composante maure est minoritaire. Comparée à la pratique linguistique des générations précédentes celle des jeunes d'aujourd'hui apparaît comme plus complexe. En effet d'après les observations que nous avons pu faire sur le terrain il n'y a plus de quartiers relativement fermés du point de vue linguistique, pour les négro-africains tout au moins.

Dans le quartier de Medina R réputé plutôt pulaar, le hassania réalise une percée importante. Sur une cinquantaine de personnes observées plus de 30 utilisent le hassania même dans des situation où cela ne paraît pas indispensable. Il nous est arrivé, en effet, d'observer une conversation entre une bande de jeunes d'une durée de plus d'une heure en hassania et le plus surprennent c'est que un seul des interactants était locuteur natif de cette langue, qui plus est pratique le pulaar et le wolof. On aura observé le même phénomène chez de jeunes cadres négro-africains discutant en alternance en français et en hassania. Cela veut dire simplement qu'il n'y a plus de sanctuaire pour les langues négro-africaines. Mais qu'on ne s'y trompe pas, les jeunes négro-africains n'ont pas renoncé à leurs langues pour adopter le hassania. En fait les interactions entre négro-africains se font généralement dans un mélange de codes intégrant l'ensemble des langues en présence. Et à y regarder de près ceux d'entre eux qui adoptent le plus facilement le hassania sont en majorité des

Nouakchottois de souche, quant à ceux qui rechignent encore à parler hassania ce sont généralement des jeunes ayant débarqué dans la ville de fraîche date.

Il y a cependant lieu de s'interroger sur la perte de terrain des langues négro-africaines et notamment du wolof. Le conflit ayant opposé la Mauritanie au Sénégal au début des années 90 y est certainement pour beaucoup. En effet, suite à ces événements le wolof a été banni du pays pendant près de trois ans. Les gens avaient peur de parler wolof pour ne pas être assimilés à des Sénégalais. Pire, beaucoup de personnes ont dû changer de nom pour prendre des noms maures. Aussi, pendant cette période-là, parler hassania était un gage de « mauritanité », donc de sécurité. C'est ce qui explique sans doute la poussée du hassania dans des zones traditionnellement à dominante linguistique négro-africaine. Ce n'est pas un hasard si ce sont les jeunes qui ont aujourd'hui entre 15 et 30 qui sont les plus prompts à utiliser cette langue.

Cela dit on aura remarqué chez ces jeunes qui ont moins de réticences que leurs aînés à adopter le hassania, la tendance à employer un langage assez particulier ne pouvant être identifié à aucune des langues en présence.

2.3. Vers l'émergence d'un code switching ?

Dans la majorité des interactions que nous avons pu observer entre jeunes en milieu négro-africain, il est impossible de rattacher le langage utilisé à une langue précise. Nous retrouvons ainsi des verbes pulaars conjugués à la manière ou du hassania, des mots français pluralisés, une phrase en pulaar mais avec l'ordre des mots de la phrase wolof etc. Il s'avère qu'aucun de ces jeunes ne maîtrise parfaitement le fonctionnement de sa langue. Chez les jeunes pulaars par exemple, il y a souvent le problème du rattachement d'un mot à la classe qui convient (le pulaar est une langue à classes)

En fait ce langage hybride est considéré comme le signe de l'appartenance à la catégorie de ceux qu'on pourrait appeler les « branches ». Pour s'en rendre compte, il suffit de se rendre dans les boîtes de nuit de Nouakchott. Là on remarquera que les jeunes maures qui fréquentent ces endroits ont eux aussi tendance à employer le même type de langage. Les toutes premières productions du jeune rap mauritanien vont également dans ce sens-là. Mais il faut dire qu'en cela Nouakchott ne fait que suivre une tendance déjà initiée par la ville de Rosso.

Conclusion

« Telle une pompe, la ville aspire du plurilinguisme et recrache du monolinguisme et elle joue ainsi un rôle fondamental dans l'avenir linguistique de la région ou de l'Etat » dit L.J. Calvet dans *Les voix de la ville*. Nouakchott n'est certainement pas prêt à devenir une ville monolingue mais le dynamisme des langues y suit son cours, infléchi il est vrai par le parti-pris de l'Etat pour une langue au détriment des autres. Ce qu'on aura remarqué c'est que la fonction de véhicularité que le hassania partage avec le wolof n'est qu'un sursis en attendant l'affirmation d'un code switching émergent porté par les jeunes. C'est peut-être là une chance pour la ville et le pays de dépasser les éternels conflits linguistiques et de se consacrer enfin à la lutte pour le développement

DIA Alassane
Université de Tunis Manouba
alassane.dia@mailcity.com

POLITIQUE ET REALITE LINGUISTIQUES EN MAURITANIE...

BIBLIOGRAPHIE

BILLIEZ. J, « Le parler véhiculaire interethnique de groupes d'adolescents en milieu urbain », *Des langues et des villes*, Actes du colloque de Dakar (décembre 1990), Langues et développement.

CAVET L.J, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot, 1987.

Les voix de la ville, Paris, Payot, 1994.

HOUSTON N, *Dire et interdire*, Paris, Payot, 1980.

DIAGANA S.O, « Concurrence linguistique déloyale en Mauritanie », *Aménagement et politique linguistiques dans les pays arabophones*, Rabat 1992.

TAINÉ-CHEIKH C, « Pratiques de l'arabe et processus identitaires en Mauritanie », *Plurilinguisme et identité au Maghreb*. Publications de l'Université de Rouen, 1992.